# **Vivaldi**

La mythologie grecque attribue à Protée, divinité marine veillant sur les troupeaux de Poséidon, la faculté de se métamorphoser à l’envi. Son corps souple se prête à toutes les mutations. C’est ce patronage singulier que Vivaldi (ou l’un de ses premiers interprètes) attribue– sous forme de plaisanterie – au concerto pour violon et violoncelle RV 544 : *il Proteo*, *o sia il mondo a rovescio*. C’est-à-dire, « le monde à l’envers ».

Car ce double concerto, s’il sonne bien à nos oreilles, aussi harmonieux et inventif qu’un concerto de Vivaldi se peut imaginer, pose pourtant quelques problèmes préalables à ses interprètes. La partition originelle propose en effet deux voix de solistes : l’une de violon et l’autre de violoncelle. Or, la partie de violoncelle est écrite en clef de sol, et celle de violon en clefs d’ut. Autrement dit, chaque instrumentiste est ainsi invité à lire dans la clef traditionnellement attribuée à son collègue, et à octavier, qui plus haut, qui plus bas. « Le violon peut jouer les parties de violoncelle et vice-versa », est-il précisé.

Ainsi fonctionne le monde à l’envers de Vivaldi. Tout est équilibré, précis et lumineux – mais nous sommes invités à écouter avec une attention redoublée ; car sous ces dehors évidents, rien n’est ce qu’il semble être. C’est le masque « fantasque » du Prete rosso qu’ont choisi de suivre Gli Incogniti : « des instruments qui s’échangent leurs parties, des solistes qui se dédoublent, du grave qui devient aigu, des formes qui débordent, des motifs qui s’obstinent, des fugues dans des concertos, des allegros qui rêvent, des adagios qui dansent… On ne sait plus où donner de la tête ! », écrit la violoniste et cheffe Amandine Beyer.

Car le concerto de soliste, au temps de Vivaldi, existe depuis plusieurs décennies et répond à une structure bien établie : trois mouvements d’une durée quasiment identique – vif, lent, vif – y alternent. Ce cadre, connu des auditeurs et donc attendu, permet à l’ingénieux compositeur tous les jeux, toutes les surprises. Et il ne s’en privera pas !

C’est donc un Vivaldi particulièrement imaginatif, ludique – voire joueur – que convient Amandine Beyer et ses camarades tout au long de ce programme. Peut-être est-il temps de réévaluer la stupéfiante vitalité de l’œuvre vivaldienne, digne représentante de son époque bouillonnante et théâtrale. Le temps d’un concert, tout sera étincelant, mais sens-dessus-dessous.

Et après tout, Venise n’est-elle pas, aujourd’hui encore, la ville du Carnaval ?